

Pierre Grellet, Pérégrinations valaisannes, Editions Rhodaniques, 1961



Pierre Grellet

PÉRÉGRINATIONS
VALAISANNES

DE LA FURKA
AU LÉMAN

DEUXIÈME EDITION

Editions Rhodaniques - Saint-Maurice

Dans un vieux sillage alpestre

Un arc romain marque encore, à la cité d'Aoste, l'entrée de la route du Saint-Bernard. Il pourrait avoir son pendant à Martigny, qui est notre plus vieux carrefour alpestre. A la croisée de la route foulée par les légions romaines plus d'un millénaire avant que les Sarrasins en fussent chassés par le pieux fondateur de l'hospice, et de celle du Simplon, scellées l'une et l'autre de l'empreinte napoléonienne, Martigny devint la tête d'une troisième bifurcation lorsque de Saussure rendit célèbres le Mont-Blanc et Chamonix.

Le Simplon se passe en sleeping ; le Saint-Bernard, devenu grande chaussée transalpine, n'a pas perdu tous ses prestiges ; le rail relie commodément Martigny à Chamonix, mais sans emprunter l'ancien passage de la Forclaz, retombé dans une solitude relative, après avoir tenu une grande place pendant le premier siècle de notre tourisme alpestre. Même en le passant en car, on peut mettre ses pas dans ceux des caravanes de piétons et de mulets qui fréquentèrent intensément chaque été cet itinéraire célèbre. Ce chemin a conservé leur sillage.



On le prend sur le pavé de Martigny-Bourg, qui semble retentir encore du bruit des sabots et des roues ferrées. La longue rue sinueuse n'est guère différente de celle où s'ouvraient, au petit matin, les portes des hôtelleries aux voyageurs armés de bâtons de montagne. Les virages en épingle à cheveux de la route qui gravit les mille mètres d'altitude séparant Martigny du col ont laissé subsister le sentier rocailleux qui fit soupirer tant d'excursionnistes d'autrefois. Les auberges de la Forclaz et l'une ou l'autre de celles de Trient sont à peu près les mêmes qui les logèrent. Ce qui n'a pas changé non plus, c'est l'admirable végétation des pentes : les inférieures encore couvertes de noyers dans lesquels s'enfouis-

sent les groupes de maisons ; les suivantes où s'étagent majestueusement les châtaigniers ; les supérieures tapissées d'ormeaux, puis de sapins et de mélèzes.

Cette liaison pédestre du Valais au Mont-Blanc figure dès la fin du XVIII^e siècle dans les manuels du voyageur en Suisse. Ebel note déjà la grandeur prodigieuse des noyers et des châtaigniers et avise ses clients que l'auberge de Trient, la seule du parcours, n'est pas absolument mauvaise et qu'en cas de besoin, on peut même y trouver un gîte pour la nuit ! Il en existait une au sommet du col au temps où Tœpffer hantait ces lieux. Il y passa en 1833, 1835 et 1840, et plus souvent peut-être. Parmi les touristes qu'il croisait ou dépassait, il rencontra un brave homme avec son mulet chargé de deux barils de vin, destinés à « ceux de là-haut ». Il partait avec sa bête à minuit et redescendait avant la chaleur, mais pas dans la solitude, car il rencontrait plus de gens de nuit que de jour. Les auberges étaient rares alors et l'on circulait volontiers à la belle étoile. Celles que ravitaillait l'homme au mulet pourraient bien être les mêmes qu'on trouve aujourd'hui au sommet du col : modestes, basses, adaptées au sol.

A Trient, l'hébergement s'est fort perfectionné depuis que Tœpffer remarquait que, comme dans presque tous les endroits de vaches et de pâturages, le beurre y était fort et le lait rare. En revanche, on s'y régalaient d'un miel blanc « que les abeilles font avec le suc embaumé des fleurs alpines ». Aujourd'hui encore, on peut y faire halte, comme son pensionnat, sur de petits îlots de mousses, séparés par des ruisseaux jaillissants.



De Trient, comme aujourd'hui, on peut gagner Chamonix par le sentier du col de Balme ou par le chemin, plus commode, qui descend par la Tête-Noire sur le Châtelard. Une bonne route a remplacé le sentier d'alors. A mi-chemin, l'auberge de la Tête-Noire a pris meilleure figure que la maison isolée, « tenue par un Piémontais barbu et sa compagne mal peignée », où Tœpffer et sa troupe ne trouvèrent à se mettre sous la dent que quelques vivres misérables, servis sur une table sans nappe, dans une chambre sans meubles, tandis que deux hommes à figures de brigands tiraient à la carabine tout auprès.

Le voyageur faisait cette fois la route en sens inverse. Après la roide montée de Trient au col, la descente, sous les grands châtaigniers, est une forte épreuve pour les jarrets. Un couple singulier montait le sentier raboteux : un octogénaire gravissait à grand-peine la pente appuyé sur un jeune homme chancelant lui-même sous le poids. Emus de compassion, les jeunes touristes glissent une aumône aux infortunés, mais apprennent que ce sont des gens revenant d'un baptême où ils n'ont pas baptisé leur vin.

Lorsque Bædecker publiait les premières éditions de son *Guide de la Suisse*, l'auberge de la Tête-Noire s'agrandissait, celle de Trient était encore chétive, dans celle de la Forclaz un employé valaisan visait les passeports pour un franc. Pour les voyageurs hardis, on indiquait un sentier escarpé qu'on ne pouvait suivre sans guide et qui, par les groupes de cabanes de Finhaut, du Trétien et de Salvan, gagnait la vallée du Rhône. Ils étaient avertis qu'on ne trouvait sur cette route que du pain, de l'avoine et de l'eau-de-vie. Le chemin de fer parcourt aujourd'hui le sentier malaisé ; les groupes de cabanes sont des centres de villégiature, peuplés de vastes hôtels ; une puissante conduite électrique, descendue de Barberine, est longée par un audacieux funiculaire : tout concourt à détourner le grand trafic du vieil itinéraire de la Forclaz.

Il eut encore ses beaux jours lorsque le sentier fut remplacé par une route carrossable qui, partant de Martigny, se soudait au Châtelard à celle de Chamonix. Le train des voitures y fut à son apogée lorsque se fonda une compagnie franco-suisse pour le transport des touristes. Du sommet du col, un service de wagonnets, tirés par des mulets, amenait la glace du glacier de Trient, ce qui permet aux promeneurs d'aujourd'hui de se rendre à ce glacier par un charmant sentier à plat, long de cinq kilomètres. Mais celui qui a gagné pédestrement le Châtelard sur la trace de tant de devanciers est tout aise de rentrer à Martigny non par un chemin sourcilleux, reliant des groupes de cabanes, mais par les confortables voitures du chemin de fer de la Compagnie Martigny-Châtelard-Vallorcine.

27 mai 1948.

Réminiscences

Sur une route un peu délaissée

Ceux qui se plaisent à parcourir nos sites en cherchant les traces de leurs prédécesseurs en rencontrent plus d'une sur le col de la Forclaz. Depuis que le rail unit Martigny à Chamonix, cette route est un peu délaissée. Bien que les cars postaux en gravissent les virages améliorés, elle est restée comme figée dans le temps. On entend encore, martelant de leurs chaussures cloutées et de leurs bâtons ferrés, les caravanes écolières de Rodolphe Tœpffer. Elles dégringolèrent plus d'une fois les sentiers pierreux qui, de la Caffé à la Fontaine et de la Fontaine aux Rappes, traçaient, avant Martigny, la dernière étape d'un voyage pédestre autour du Mont-Blanc. Au sommet du passage, les deux auberges qui se font vis-à-vis pourraient figurer dans un croquis des *Voyages en zigzag*, ainsi que cette autre, oubliée au bord du chemin par le village de Trient (que les Valaisans prononcent *Tri-in* et le commun des mortels *Tri-an*) où l'on servit à Alexandre Dumas, au prix du bordeaux, une bouteille de vin « avec lequel un Parisien n'aurait pas voulu assaisonner une salade ».



Il n'y a rien de changé sur le sentier dont les lacets gravissent, à travers les mélèzes, les alpages et les rochers, ce col de Balme qui fut si célèbre au temps des alpenstocks à corne de chamois. Sur le versant d'en face on en suit le tracé léger, foulé, depuis Horace-Bénédict de Saussure, par tant de piétons enthousiastes. Il ne reste rien des rails en miniature qui servaient à véhiculer au col de la Forclaz, dans des wagonnets tirés par un mulet, les glaces du glacier de Trient, si ce n'est le ravissant chemin sous bois, bordé d'un bisse, qui conduit si agréablement au pied de la puissante masse dont les gradins crevassés descendent dans la vallée.



La route qui relie Trient au Châtelard n'était qu'un sentier jusque vers 1880, mais un sentier qui ne chômait guère. On en admirait l'audace aux endroits où il était suspendu dans les rochers. A mi-chemin, l'auberge de la Tête-Noire, une des hôtelleries alpestres les plus connues, disaient les guides d'autrefois, offrait son hospitalité aux piétons. Dans son voisinage, ils pouvaient gravir, par un escalier de bois, un gros bloc de rocher, sur lequel on avait construit un belvédère en forme de pavillon. La maison est toujours là, massive et carrée sous son toit montagnard, témoin d'un tourisme dont le *Tartarin sur les Alpes* fut le dernier monument littéraire.

Mais la route nouvelle, devenue assez solitaire aujourd'hui, fut l'héritière d'une vogue entretenue à travers tout le XIX^e siècle. Les voitures à chevaux avaient remplacé les convois de mulets montés par des amazones à voiles vertes. Entre onze heures et midi, disaient les livres de voyage, l'hôtel de la Tête-Noire devient la scène d'une animation qui ne peut être imaginée que par ceux qui l'ont vue. Une longue rangée de plus de cinquante véhicules de tout genre stationnent souvent devant l'hôtel, autour duquel deux ou trois cents voyageurs affamés réclament que leur repas soit servi dans le plus bref délai. Des gendarmes valaisans assurent l'ordre parmi les cochers, tandis que l'hôte diligent, M. Gay-Crosier, de Martigny, assisté de sa famille, fait de son mieux pour subvenir aux besoins corporels de tous : touristes, cochers et chevaux.



La Forclaz eut son Anabase, son Xénophon et sa retraite des Dix-Mille, le tout, bien entendu, sur une échelle réduite. C'est par ce col et celui de Balme que se retirèrent, en plein hiver, M. de Rambuteau, dernier préfet français du Valais, et les derniers contingents de son administration. C'était à la fin de décembre 1813. Déjà, Russes, Autrichiens, Prussiens occupaient Bulle, Châtel-Saint-Denis et Vevey. Une seule route restait ouverte : celle de Chamonix par la Forclaz. Le représentant de Napoléon réunit à Martigny tout son monde, gendarmes, douaniers du Simplon, employés civils : huit cents Français abandonnés dans l'Europe envahie. La colonne partit le 25 décembre à midi, par un beau soleil, mais par des chemins profondément enneigés.

Rambuteau avait fait distribuer double ration de pain et de vin et si bien mis sa propre cave à la disposition de tous qu'en route il fut obligé de quémander, çà et là, quelques gorgées pour lui-même. Deux femmes voulurent partager les dangers de ce long et dur exode hivernal : l'une, mariée à un conservateur des douanes, dut être laissée chez le curé de Vallorcine ; l'autre, vêtue en homme, fille du directeur des contributions, arriva saine et sauve au terme des six jours de marche, à Chambéry. Il était minuit quand la troupe fit son entrée à Trient, précédée de guides

qui éclairaient sa route avec des torches. On marchait à la file indienne, tenant chevaux et mulets en main. Les gendarmes fermaient la marche ; un peloton de guides suivait en queue pour venir en aide aux jeunes soldats, surchargés d'armes, de vivres et de munitions. Dans les quinze ou vingt chalets de Trient, on passa une nuit pénible. La neige montait à la hauteur des toits qu'on craignait à chaque instant de voir défoncés par les chevaux parqués au-dessus. Le thermomètre marquait douze degrés au-dessous de zéro.

En dépit de ces difficultés, le col de Balme fut franchi sans dommages. Les administrés civils et militaires se trouvaient en terre de France. Dès Vallorcine, ils virent venir à leur rencontre les curés des paroisses voisines, avec tout leur monde, pour frayer la route. Le sixième jour, à Chambéry, le sort de la caravane était assuré. « De quelle responsabilité j'étais enfin soulagé ! » note dans ses Mémoires cet excellent administrateur, qui fut, sous Louis-Philippe, un des grands préfets de Paris, dont une des rues les plus animées porte son nom.

29 juillet 1949.